

Choisir des « lunettes » sociologiques pour mieux voir la réalité sociale

François de Singly

Le regard sociologique est focalisé

L'enquête est parfois vue comme une démarche qui consiste à décrire, à analyser une activité, une organisation, une interaction dans tous ses détails. Une bonne enquête devrait faire le tour de la question, être exhaustive, examinant l'objet sous toutes ses coutures. Contre cette conception, François de Singly rappelle que le regard sociologique est focalisé. Il ne s'intéresse pour un phénomène donné, à chaque enquête, qu'à une série de caractéristiques, de faits bien déterminés qui renvoient au point de vue qu'il a adopté. Les lunettes du sociologue permettent ainsi de voir d'une certaine manière une pratique, de sélectionner ce qui sera observé très nettement et ce qui restera dans le flou car ce sont des choses considérées comme peu pertinentes pour l'enquête. De nombreuses lunettes sont à la disposition du sociologue. Aucune n'est à rejeter d'emblée, il faut que le sociologue se décide à en choisir une pour réaliser une enquête : une paire de verres, ça va ; trois paires, bonjour les dégâts !

Les mots aident à voir

Devant une cathédrale qu'elle était en train de visiter avec un ami, Simone de Beauvoir a dit à peu près ceci : « quand je sus dire, je sus mieux voir ». Devant la façade de l'édifice, certains termes définis par l'ami (chapiteau, frise, pilastre, architrave...) permettaient de distinguer de façon plus claire les éléments les plus importants, caractéristiques du style gothique et des

principes de construction. En sociologie aussi, les mots utilisés soutiennent le regard. Les lunettes sont formées de catégories qui permettent de distinguer les faits. Lorsqu'on veut rendre compte des pratiques culturelles, et si on se sert du terme « légitimité », alors on doit être attentif à la valeur accordée par exemple à tel film par la critique, différente de la valeur « populaire » visible par le nombre d'entrées. Si on regarde le degré d'homogénéité ou d'hétérogénéité des pratiques par un individu, alors on considérera le type de combinaison, le degré de mélange des genres légitimes, dans le choix de ses films.

Faire contrôler sa vue régulièrement

Voir le réel, même avec un instrument perfectionné avec des termes abstraits bien définis, est plus ou moins aisé, cela dépend de l'expérience de l'enquêteur. Au début, ce dernier tendra à regarder avec ses verres habituels. Il doit apprendre à se défaire de ses lunettes « naturelles », celles qui sont tellement évidentes qu'on oublie qu'on les porte. Il doit les analyser car elles dépendent de son histoire, de son genre, de sa génération, de son milieu social. Certains sociologues myopes ont du mal à voir les catégories des milieux sociaux très éloignés. D'autres chercheurs, astigmatés, ont du mal à expliciter les catégories de leur propre milieu. Les lunettes savantes choisies doivent aider à mieux voir les faits qui constituent l'objet de l'enquête. Aussi François de Singly plaide-t-il pour que chacun réalise une analyse optique de ses catégories de perception. Cette socio-analyse peut se pratiquer à plusieurs : le rôle des présentations orales régulières de son travail devant d'autres sociologues aide à approcher les cécités dont on est victime par sa socialisation, son histoire et à modifier éventuellement les verres de recherche.

FdS, CG, OM ■

I. L'optique sociologique

La sociologie ne se définit pas par une part de la réalité dont elle devrait faire l'analyse (par exemple les institutions), les autres sciences se partageant le gâteau du réel. Par exemple, la sociologie peut étudier le rapport de l'enfant à son père ainsi que la psychanalyse, le chômage aussi bien que l'économie. Si deux disciplines peuvent étudier le même segment de la réalité, c'est donc

que la différence se situe ailleurs. Elle se joue dans le regard que le savant porte sur le réel, ou selon une analogie chère à Pierre Bourdieu ou à Jean-Claude Passeron, elle est fonction des « lunettes » qu'il prend. Il doit opter premièrement pour des verres sociologiques, et deuxièmement choisir, à l'intérieur de ce rayon disciplinaire, telles ou telles lunettes sociologiques différenciées selon une orientation théorique, selon une école de pensée.

Tel qu'il fonctionne le plus souvent, l'enseignement de la sociologie semble être un excellent magasin d'optique. Les étudiants apprennent les grandes orientations théoriques – avec les grands-pères, notamment Émile Durkheim, Max Weber – et les grands systèmes explicatifs, le fonctionnalisme, l'interactionnisme, le structuralisme... Mais cela ne suffit pas, car à la différence d'un client ordinaire, passé chez l'ophtalmologue, qui ayant donc une ordonnance n'a plus qu'à choisir l'esthétique de sa monture, à quoi sert cette offre universitaire de « lunettes », déconnectée de la réalité ? Est-ce que les lunettes durkheimiennes servent encore ? De plus, on peut avoir plusieurs lunettes à sa disposition et ne pas savoir quand les mettre.

La sociologie n'est pas une science descriptive. Elle peut utiliser la statistique et produire des données statistiques, mais n'a pas pour objectif la comptabilité des faits sociaux. À la différence de la démographie, la sociologie de la famille, par exemple, ne compte pas le nombre de mariages, de PaCS. Elle cherche à repérer les facteurs sociaux qui conduisent certaines personnes à se marier, à se pacser, et à comprendre les raisons que ces personnes donnent pour expliquer leur choix d'avoir noué ce type de lien officiel. Il en sera de même pour « l'entrée » dans le chômage, dans le musée, dans un stade, dans telle maladie. La sociologie privilégie soit les facteurs objectifs, soit les raisons subjectives qui mènent l'individu à pratiquer, à s'arrêter de pratiquer. La sociologie peut être définie comme une science du sens, objectif – les déterminants sociaux – et subjectif – les raisons, les justifications que donnent les groupes et les individus – des conduites.

2. Une qualité particulière de verre sociologique

Par rapport à la philosophie sociale, la spécificité de la sociologie est de mêler questionnement théorique et réponse empirique. La sociologie ne se pratique pas en chambre, elle a besoin nécessairement de corpus, de données empiriques. Elle doit être nommée « sociologie d'enquête », soulignant ainsi ce va-et-vient entre les deux niveaux, entre les idées et l'enracinement dans la réalité sociale. Dans le premier travail de sociologie d'enquête, *Le suicide*, Durkheim

rend compte de la signification sociologique du suicide. Il prend un acte perçu comme le plus individuel (le fait de se donner la mort) et le traite comme un fait social. Il ne l'explique donc pas par des facteurs psychologiques.

Pour lui, le suicide est notamment le fait des individus les moins intégrés de la société (même s'il existe aussi des suicides par excès d'intégration). Il prend comme « lunette sociologique » une théorie de l'intégration, c'est-à-dire de ce qui fait tenir les individus ensemble au sein d'une société. Il n'en reste pas à des considérations générales sur la fragilité des sociétés modernes, il met en place un procédé décisif : trouver des indicateurs du degré d'intégration. Au risque de schématiser, reconstruisons en quelques phrases le raisonnement de Durkheim. Dans les sociétés modernes occidentales, caractérisées par l'individualisme, les individus tendent à être moins tenus, et donc plus enclins à se suicider. Il veut montrer la relation statistique entre le fait d'être plus ou moins intégré et la probabilité de se suicider. Ainsi il pense que le mariage est une institution qui « tient » les conjoints. L'état matrimonial devient un indicateur de l'intégration domestique : les gens mariés sont mieux tenus que les personnes célibataires. En conséquence, il s'attend à ce que les gens mariés se suicident moins que les célibataires. Selon une analyse quantitative, il vérifie, au moins pour les hommes, cette relation. Durkheim prend également l'indicateur des religions qui « tiennent » plus ou moins leurs fidèles (les protestants moins que les catholiques), et il recommence les opérations de recherche. Il montre qu'en prenant des lunettes de marque (ou de théorie) « intégration », cela permet de voir que le suicide varie selon le degré d'intégration des individus. Les hommes et les femmes qui veulent couper le lien avec la société par le suicide sont ceux et celles qui sont déjà retenus plus faiblement à cette société antérieurement.

La sociologie d'enquête permet de « faire travailler » la théorie grâce aux données obtenues par la recherche. Prenons l'exemple de la thèse de la société « liquide » de Zygmunt Bauman : la logique du renouvellement permanent des produits consommables s'est imposée à l'ensemble de l'existence ; la durée est détrônée au profit de l'éphémère. Dans le cadre d'une sociologie d'enquête, il est possible de constituer une série d'indicateurs de la « liquidité » dans la vie d'un individu, notamment avec la place accordée au passé (qui devrait être théoriquement supprimé). On doit alors constituer un corpus de données permettant de vérifier certaines des prévisions théoriques, mais aussi de se heurter à la complexité du réel. En effet si les sociétés actuelles sont plus liquides que les précédentes, elles ne sont pas pour autant régies par ce

seul principe. Croire qu'un seul facteur est déterminant est l'effet de toute théorie à prétention générale, or dans la réalité sociale, plusieurs facteurs, plusieurs séries de déterminants interagissent. En l'occurrence, la liquidité se heurte à ce qu'un autre sociologue, Anthony Giddens, nomme le besoin de sécurité ontologique. C'est pourquoi l'enquête doit inclure, non seulement de multiples indicateurs de la liquidité, avec les secteurs les plus conformes à cette hypothèse (les plats cuisinés, le zapping, la mode...), mais aussi des indicateurs de résistance à la liquidité (par exemple, l'attachement au statut de fonctionnaire, au contrat à durée indéterminée, la conservation d'objets ou d'amis de son enfance ou de sa jeunesse, la fidélité...). Elle doit produire une liste d'éléments observables empiriques (recueillis par les questions d'un questionnaire, ou en fonction des thèmes d'un entretien).

Une enquête, c'est (ou cela devrait être) toujours ce qui sépare le fait d'illustrer une idée avec quelques bons exemples et le fait de rendre compte d'une idée *en la mettant à l'épreuve du réel au moyen d'une vérification systématique*. Ou pour l'exprimer autrement, selon Jean-Claude Passeron, « c'est toujours ce qui sépare la manipulation d'informations discontinues du traitement méthodique d'un corpus d'informations contextualisées ».

3. Le choix entre trois types de lunettes

Le sociologue considère donc tel ou tel pan de la réalité avec des lunettes spécifiques, théoriques. Il a le choix entre plusieurs modèles. Schématiquement, distinguons-en trois. Le premier type cherche à repérer les déterminants sociaux du comportement étudié ; le deuxième veut comprendre comment les individus s'expliquent ce qu'ils font ; et le troisième appréhende les processus.

- Si le sociologue prend la première option, il fera plus fréquemment une enquête par questionnaire ou exploitera des données quantitatives déjà existantes. Ainsi dans *Les héritiers*, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron ont montré la force de la relation entre l'origine sociale des étudiants et leur niveau de réussite scolaire. La vision subjective des individus (« le don » ou « le mérite ») est une prénotion à éviter pour appréhender les mécanismes souterrains producteurs de ces résultats. Cette sociologie explicative met en avant le principe de l'inconscient social et prétend voir au-delà des apparences.

- Avec la deuxième option, le sociologue mènera des entretiens afin de recueillir le monde subjectif au sein duquel l'individu vit et qui donne sens à la pratique considérée. Cette sociologie compréhensive met en avant le principe de la conscience. Dans *Les larmes de Marianne*, Pascal Duret étudie les raisons que

se donnent des hommes et des femmes pour avoir voté pour la première fois « Front National », et le sens que prend ce vote dans la totalité de leur existence et pas seulement dans le registre politique, rompant ainsi avec la démarche classique de sociologie électorale.

- Avec la troisième option, le sociologue sera surtout sensible aux interactions qu'il observera. Ainsi James Spradley et Brenda Mann font une monographie d'un bar américain, observant les échanges entre les *bartenders* (approximativement les hommes derrière le bar), les serveuses, les familiers, les habitués, les passants, les clientes-femmes. Ils analysent notamment les relations à plaisanterie entre les *bartenders* et les serveuses, les ressources sûres (c'est-à-dire, selon Goffman, les thèmes ordinaires de conversation qui entretiennent les liens), les représentations que chacun donne... En menant une longue observation sur un terrain, le sociologue repère le niveau particulier de la réalité sociale, microsociologique, qui régule les interactions et contribue à définir la situation.

Ces trois types de lunettes permettent de voir des éléments différents du social. Ils n'ont pas à être hiérarchisés, en mettant tout en haut les procédures de l'objectivation par la statistique ou l'observation directe, contrairement à ce que préconisent *Les règles de la méthode sociologique* de Durkheim, ou encore *Le métier de sociologue* de Bourdieu, Chamborédon, Passeron. Toutes ces méthodes sont légitimes. Et elles peuvent être présentes dans un même travail pour que la réalité soit cernée de plusieurs façons.

La réalité et ce qui est « vu » : l'exemple du sommeil

Le sociologue transforme le pan de la réalité sur laquelle il travaille grâce au type de lunettes qu'il emprunte, grâce à son questionnement théorique mis en œuvre dans le recueil des données. L'« objet social » ou « objet réel » devient un « objet sociologique ». Examinons comment le sommeil, comme pratique, peut être construit en plusieurs objets sociologiques. En fonction de son intérêt théorique, et aussi de la demande sociale, le sociologue choisira tel ou tel mode de construction :

- Premièrement le sommeil peut être appréhendé par ses difficultés, notamment l'insomnie, et les manières de les surmonter. Le sociologue analysera notamment la consommation de somnifères et observera que les différences renvoient d'abord à l'âge (les personnes de plus de quatre-vingts ans en prennent davantage), ensuite au sexe (les femmes étant plus consommatrices), la variation selon le milieu social étant plus réduite. Si on croise ce constat avec

le fait que les hommes retraités déclarent comme temps de sommeil presque une heure et demie de plus que les hommes actifs à temps plein, on peut se demander si l'insomnie ne renvoie pas aussi au problème du manque d'activité. Une nouvelle hypothèse peut être formulée : les difficultés du sommeil renverraient tout autant au « jour » qu'à la « nuit », c'est-à-dire à l'angoisse de remplir son emploi du temps. On peut faire l'hypothèse que les « moments critiques » (Anselm Strauss) dans l'existence sont accompagnés par des rêves spécifiques. Par exemple, quels rêves font les personnes qui sont menacées de subir un licenciement collectif, qui déplorent la fermeture de leur entreprise ?

- Deuxièmement, le sommeil peut être analysé dans le cadre d'une sociologie de la socialisation familiale. Pendant la petite enfance, il peut y avoir le rituel de l'histoire lue avant d'éteindre, la préparation des conditions de l'endormissement avec le doudou et la veilleuse. La fixation de l'heure du coucher est un enjeu important dans les relations entre les jeunes et leurs parents. On peut étudier comment les adolescents acceptent cette heure sans pour autant s'endormir immédiatement : ils peuvent parler à leurs amis avec leur mobile, ou écrire des textos, ou encore écouter leur musique ou leur émission préférée. Ils dérobent ce temps non surveillé par les parents pour en faire un temps à soi. De plus, rester éveillé la nuit symbolise pour eux une forme d'émancipation par rapport à l'imposition parentale, et aussi par rapport au rythme des adultes.

- Troisièmement, le sommeil peut être analysé dans une perspective de genre. L'intimité conjugale et hétérosexuelle s'inscrit dans le fait de dormir dans le même lit. Comment concilier le sommeil, activité individuelle, avec l'activité collective d'être dans le lit commun ? Comment se constituent dans cet espace deux territoires personnels ? Comment ces derniers sont défendus ? Dans la perspective développée par le centre de sociologie du sommeil de l'université de Surrey, dirigé par Sara Arber (<http://www.sociologyofsleep.surrey.ac.uk/>), la dimension conjugale de l'identité pendant la nuit – repérée par le fait d'être ensemble dans le lit – ne se traduit pas de la même façon pour les hommes et les femmes. Ces dernières se plaignent deux fois plus du ronflement de leur partenaire que les hommes, d'être réveillées par ce bruit ou par d'autres mouvements. Mais selon les commentaires des uns et des autres, les femmes semblent trouver plus normaux ces désagréments : « C'est ok pour un homme de ronfler ». Cela traduit l'intériorisation par la femme de l'attention que les proches attendent d'elle (c'est aussi elle qui se lèvera plus fréquemment la nuit en cas d'appel des enfants), de la responsabilité qu'elle

estime avoir de la relation (rester ensemble pour sauvegarder le symbole de cette pratique commune), d'une balance défavorable du pouvoir en sa faveur. Selon Susan Venn, cette acceptation se joue aussi sur le fait que le ronflement est perçu comme une activité masculine, normale : les femmes qui ronflent se sentent davantage stigmatisées que les hommes. Le coût de la vie conjugale est plus élevé pour les femmes aussi pendant la nuit.

4. Les fonctions sociales des lunettes sociologiques

Pourquoi mettre des lunettes sociologiques ? Pourquoi existent-ils des opticiens sociologues ? À quoi sert la sociologie ? La réponse de Durkheim dans sa « préface » à *De la division sociale du travail* – « Nous estimerions que nos recherches ne méritent pas une heure de peine si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif. Si nous séparons avec soin les problèmes théoriques des problèmes pratiques, ce n'est pas pour négliger ces derniers : c'est, au contraire, pour mieux les résoudre » – est acceptée par les sociologues. Mais cet accord cache bien des divergences sur les conséquences à tirer d'une telle prise de position. Schématiquement décrivons les deux positions principales.

- La première défend le principe d'une séparation assez stricte entre la science et le reste de la société. En fonction de cette différence, ils prônent la « neutralité axiologique », définie comme la non-intervention par le savant dans la définition des valeurs et des normes. Passeron reprend à son compte l'idée de Max Weber, tirée de ses *Essais sur la théorie de la science* : « Toute science empirique ne saurait enseigner à qui que ce soit ce qu'il doit faire, mais seulement ce qu'il peut faire et le cas échéant ce qu'il veut faire » (<http://ses-paris.scola.ac-paris.fr/spip.php?article250>). Le bien-fondé des normes ne peut pas être justifié par le travail scientifique, mais en revanche, le sociologue peut souligner les ratés dans l'application des normes : par exemple en mesurant l'écart entre le principe explicite de l'égalité des chances et la réalité, et en analysant les facteurs qui produisent cet écart.

- Pour la seconde, cette séparation est une illusion. La sociologie doit contribuer, pour reprendre une expression de Luc Boltanski, à « rendre la réalité inacceptable ». En effet, la sociologie doit se situer du côté des dominés afin de les aider à déstabiliser la domination, du côté des « petits » contre les « grands ». La sociologie est une arme. Au sein de cette perspective, deux groupes se dessinent. Les uns insistent plus sur la fonction de dévoilement que joue la sociologie, le spécialiste étant avant tout un clairvoyant, les dominés aveuglés du fait des mécanismes d'oppression. Les autres se définissent

plus par leur fonction d'accompagnement. Les individus et les groupes étant davantage conscients de leurs problèmes, la sociologie les aide avec ses outils, ses concepts, ses enquêtes, à mieux se faire entendre.

5. Les limites de l'analogie des lunettes

L'analogie avec les lunettes, comme toute analogie, permet par déplacement de produire une certaine intelligibilité, c'est un mode de raisonnement fréquent en sociologie (par exemple avec la métaphore de Goffman, « le monde est un théâtre », avec l'analyse des rôles, de la mise en scène et de la représentation de soi). Il faut pousser jusqu'au bout l'analogie pour en démontrer ses limites, selon Passeron, cette inadéquation nous éclairant encore sur le réel. L'analogie avec les lunettes est utile en ce qu'elle permet de comprendre que les théories sont des points de vue qui créent l'objet, comme le soulignait le philosophe Gaston Bachelard et que le réel n'est jamais appréhendé sans la médiation de catégories. Elle fait oublier que la socialisation est telle que les lunettes ordinaires sont oubliées par ceux et celles qui les portent, celles-ci étant en quelque sorte incorporées. On ne peut pas mettre de côté sa socialisation pour mettre des lunettes savantes. Au-delà de la recommandation – « rompre avec les prénotions » – comment concrètement opérer pour avoir un œil neuf ? La désocialisation est un objectif inaccessible, on peut au mieux prendre conscience de certaines caractéristiques de ces lunettes familières, de certaines des déformations qu'elles produisent. Donc le plus fréquemment, le sociologue ajoute des lunettes savantes à ses lunettes ordinaires : il voit autrement, il voit des choses qu'il ne voyait pas auparavant. Il n'a cependant jamais la certitude que sa vision savante est dégagée des effets associés à sa vision ordinaire. Il doit rester vigilant pour que cette dernière ne lui fasse pas voir de manière trop déformée le social en fonction des critères de ses groupes d'appartenance (genre, génération, origine sociale, culture nationale, etc.), pour qu'il ne succombe à l'ethnocentrisme (terme inventé par William Graham Sumner, et repris par Claude Lévi-Strauss). Sinon, son regard socialisé le conduira à regarder en fonction des critères de son propre groupe d'appartenance (son genre, sa génération, son origine sociale, sa culture nationale, etc.). Même si ce n'est pas une tradition sociologique comme en psychanalyse, la formation en sociologie doit, devrait, inclure une socio-analyse pour que chacun puisse mieux savoir d'où il regarde le monde social...